

Dossier de presse

PAR LA MER
[QUITTÉ À ÊTRE NOYÉES]

texte et mise en scène
Anais Allais Benbouali

23 mai – 18 juin 2023



Contacts presse

Dorothée Duplan, Camille Pierrepont et Fiona Defolny, assistées de Louise Dubreil
01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

Dossier de presse et visuels téléchargeables sur www.colline.fr/bureau-de-presse

Par la mer [Quitte à être noyées]

du 23 mai au 18 juin 2023 au Petit Théâtre

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h
relâche le dimanche 28 mai

durée 1h30

texte et mise en scène **Anaïs Allais Benbouali**

distribution

avec

Louise Belmas Houda

Gaëlle Clériver Max

Asmaa Samlali Assia

et la précieuse participation de **Majida Ghomari** Lounia

collaboration artistique **Guillaume Lavenant**

dramaturgie **Charlotte Farcet**

scénographie **Lise Abbadie**

création sonore **Benjamin Thomas**

musique originale **Julie Roué**

création lumières **Julien Jaunet**

regard chorégraphique **Sofian Jouini**

costumes **Tiphaine Pottier**

création vidéo **Marie Giraudet**

vidéo mer **Lise Abbadie**

construction du décor **Florentin Guesdon**

regard complice **Élise Vigier** et **Cécile Favereau**

production et administration **Marine Charles** et **Cécile Favereau**

diffusion **EPOC productions / Emmanuelle Ossena**

production

La Grange aux Belles

coproduction La Colline – théâtre national, Le Grand T – Théâtre de Loire-Atlantique,

La Comédie de Caen – CDN

avec le soutien de la DRAC Pays de la Loire, du Conseil régional des Pays de la Loire,

du Conseil départemental de Loire-Atlantique, de la Ville de Nantes et de la Spedidam

La Grange aux Belles est conventionnée par la DRAC Pays de la Loire et le Conseil départemental de Loire-Atlantique.

sur la route

Le spectacle a été créé le 28 février 2023 à La Comédie de Caen – CDN de Normandie

et présenté du 9 au 13 mai 2023 au TU – Nantes.

édition

Le texte de la pièce est paru aux Éditions Koinè.

avec les publics

Rencontre autour du spectacle

avec Anaïs Allais Benbouali et Gaëlle Clériver

samedi 3 juin à 16h à la bibliothèque Oscar-Wilde

12 rue du Télégraphe, Paris 20^e

entrée libre sur réservation à contactez-nous@colline.fr

Séance de signature

Anaïs Allais Benbouali dédicacera son ouvrage le mardi 6 juin à l'issue de la représentation.

Billetterie

01 44 62 52 52 et billetterie.colline.fr

du mardi au samedi de 13h30 à 18h30

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e / métro Gambetta • www.colline.fr

Tarifs

- avec la carte Colline de 8 à 15€ la place

- sans carte

plein tarif 30€ / moins de 18 ans 10€

moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15€

plus de 65 ans 25€

Dans le spectacle *Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été* écrit et mis en scène par Anaïs Allais Benbouali et présenté à La Colline en 2018, le personnage de la jeune Lilas renouait au cours d'un voyage avec ses racines algériennes. *Par la mer [Quitte à être noyées]* poursuit cette démarche qui crée des liens entre deux rives de la Méditerranée, entre hier et aujourd'hui, pour rétablir un dialogue demeuré longtemps impossible. Sur une plage comme une page blanche, un groupe de femmes se réunit, décidées à écrire un nouveau chapitre de leur vie. Chacune pourrait être fille ou mère de l'autre. Chacune tente, dans les flots, de reprendre pied dans son propre récit.

Poursuivant un processus de travail et d'écriture par intuition, Anaïs Allais Benbouali puise dans sa biographie une matière à fiction. De l'effondrement et du vertige qui en découle surgit un conte théâtral, populaire et politique.

*Je n'ai jamais réussi à raconter d'histoires
de la bonne façon. Mais j'ai toujours su,
quelque part, que les mots restés dans ma
gorge avaient besoin d'une fiction.
Une fiction qui consolerait un passé
qui ne passe pas. Ce n'est pas tant pour moi,
qui ai fait mon temps, que pour celles
qui restent.*

Anaïs Allais, *Par la mer [Quitte à être noyées]*

L'odeur des embruns

J'ai écrit ce spectacle à côté de l'océan. Avec le bruit des vagues en toile de fond. Il est traversé par la mer, son ressac, son humidité salée. La mer comme lien ou frontière entre les terres et les êtres, lieu de départ ou d'arrivée. L'espoir d'un ailleurs possible, ou cimetière. Ça appelle les récits... Le pouvoir de la mer, de l'océan, est profondément cathartique. Il a le pouvoir du ressourcement mais aussi celui de faire remonter les choses à la surface. Face à cette immensité, il est difficile de ne pas se regarder en face. Nos masques sociaux sont vite nettoyés par les embruns.

Le texte lui-même est construit par vagues, et chaque vague ramène les personnages sur une rive, révélés par la mer. L'histoire nous est d'ailleurs racontée aussi bien par la mer que la mère. Nous rencontrons ces trois femmes, Houda, Max et Assia du point de vue de la mère. Le récit nous conte leur vulnérabilité, leurs ébranlements et c'est précisément leur condition d'écorchées qui va les rapprocher, malgré les mondes qui les séparent. L'une vient de perdre sa mère, l'autre de fuir son pays, et la troisième son travail. Dans une maison qui prend l'eau, le temps d'un orage, elles vont devoir cohabiter, ou du moins se supporter. Persuadées que leurs vies sont minuscules, elles vont cependant accoster, ensemble, avec une certaine grandeur. Solitaires mais solidaires.

Il se trouve qu'au début de l'écriture de cette pièce j'ai perdu ma mère. Il se trouve que j'ai dispersé ses cendres dans la mer. Il se trouve que je vis entre Nantes et le Finistère, à la mer. Depuis, je mène une enquête sur mon rapport à la mort. Sur la place que la mort a dans la vie. Ce questionnement aussi fondamental que vertigineux a donc été très naturellement la porte d'entrée de cette écriture. Comment vivons-nous avec celles et ceux qui ne sont plus là ? Quelle place leur laisse-t-on ? Quelle place prennent-ils ? Le dialogue que j'essaie d'établir avec ma mère est une relation inventée sur mesure, pour et avec la personne absente... Le fait de me sentir « agie » par elle peut me donner la sensation d'une certaine puissance. C'est comme un jeu sérieux. Une relation secrète et invisible, un coquillage au fond de la poche, que personne ne voit mais que je peux saisir à tout moment. Qu'il y ait « quelque chose » après la mort ou pas n'est pas une question qui m'intéresse. Ce qui m'intéresse c'est ce que l'on décide de faire avec la mort. Nos défunts n'existent qu'à condition d'inventer, d'imaginer une autre façon de vivre avec eux. Il peut y avoir de la joie là-dedans, de la puissance aussi.

Note d'attentions par Anaïs Allais Benbouali, février 2023

Si nous ne prenons pas soin d'eux, les morts meurent tout à fait

Il faut le rappeler, l'idée que les morts n'ont d'autre destin que l'inexistence atteste d'une conception de leur statut très locale et historiquement très récente. La mort comme ouvrant seulement au néant « est certainement la conception la plus minoritaire dans le monde¹ ». Elle s'est imposée avec une telle force qu'elle est devenue, chez nous, conviction officielle. Le positivisme du philosophe Auguste Comte, qui entérine la disparition de l'au-delà – pour le remplacer par le culte du souvenir –, donnera ses assises à une version laïque et matérialiste. Celle-ci se trouvera renforcée en Europe à la fin du XIX^e siècle, « en raison de l'engagement des médecins et des hygiénistes dans les luttes politiques et professionnelles contre les positions qu'occupait traditionnellement l'Église auprès des malades et des mourants. Bien qu'ayant un fond philosophique dont on peut déjà trouver trace dans certains courants de la philosophie antique, il s'agit alors d'une position à visée anticléricale. Si la mort est le néant, évidemment, inutile de recourir aux bons offices de l'Église pour ouvrir les portes du ciel au défunt, ou à tout autre passeur religieux² ».

Cette conception officielle est donc devenue « la » conception dominante ou plutôt, devrait-on dire, la conception « dominatrice » dans la mesure où elle écrase les autres et leur laisse peu de place. Symptôme de cette domination, la théorie du deuil est devenue une véritable prescription : « On doit faire le travail du deuil » Fondée sur cette idée que les morts n'ont d'autre existence que dans la mémoire des vivants, elle enjoint à ces derniers de détacher les liens avec les disparus. Et le mort n'a d'autre rôle à jouer que celui de se faire oublier.

Toutefois, cette conception laïque, « désenchantée », a beau avoir réussi à occuper le devant de la scène et alimenter les discours savants, il n'en reste pas moins que d'autres manières de penser et d'entrer en relation avec les défunts continuent, certes sur des modes plus marginaux, à nourrir des pratiques et des expériences. Patrick Chesnais² en témoigne, lui qui justement a compris que les morts ne le sont vraiment que si on cesse de s'entretenir avec eux, c'est-à-dire, de les entretenir. Il est loin d'être le seul. Nombreuses, très nombreuses, sont les personnes qui continuent à créer et à explorer, de manière souvent inventive, des rapports avec leurs morts.

« J'ai mille raisons de vous dire cela, écrivait une lectrice du livre *Le Voile noir* à Anny Duperey, les morts ne sont morts que si on les enterre. Sinon, ils travaillent pour nous, ils terminent autrement ce pour quoi ils étaient faits. Nous devons les accompagner et les aider à nous accompagner, dans un va-et-vient dynamique, chaud et éblouissant. »

Avec ces quelques mots, l'auteure saisit un des thèmes parmi les plus caractéristiques des relations qui, chez nous, se nouent entre « ceux qui restent », comme le disent si joliment les Anglais parlant des « *left behind* », et « ceux qui ne partent pas tout à fait » : celui d'un accomplissement auquel le mort lie le vivant (terminer ce pour quoi on est fait évoque bien l'accomplissement).

Si nous ne prenons pas soin d'eux, les morts meurent tout à fait. Mais si nous sommes responsables de la manière dont ils vont persévérer dans l'existence, cela ne signifie en aucune façon que leur existence soit totalement déterminée par nous. La charge de leur offrir « plus » d'existence nous revient. Ce « plus » s'entend certes au sens d'un supplément biographique, d'un prolongement de présence, mais surtout dans le sens d'une autre existence. Le « plus d'existence », en d'autres termes, est une promotion de l'existence du défunt, elle ne sera ni celle du vivant qu'il était, elle aura d'autres qualités, ni celle du mort muet et inactif, totalement absent, qu'il pourrait devenir faute de soins ou d'attentions. Il devient autrement, c'est-à-dire sur un autre plan.

Vinciane Despret, *Au bonheur des morts*, La Découverte / Les Empêcheurs de penser en rond, 2015

1. Magali Molinié, *Soigner les morts pour guérir les vivants*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2006

2. Alexandra Schwartzbrod, « Un père éperdu », Libération, 24 septembre 2008

Voix de Lounia. — *Je vous parle de l'endroit le plus profond que j'ai trouvé et je ne sais pas si vous m'entendez. Si vous m'entendez vraiment je veux dire ou si ce qui vous parvient n'est qu'une sorte de blabla ou de bruit blanc. Quand ma fille a lâché l'urne qui me retenait à la surface, je me suis laissée bercer par les courants et je suis arrivée ici, dans les profondeurs, quelque part au large de quelque chose. J'aime me dire que c'est la Méditerranée, mais ça pourrait tout aussi bien être le Pacifique. Je suis juste là, sous la surface, à essayer de m'habituer à mon absence. Il y a de la vie tout autour, des poissons qui fabriquent leur propre lumière, une méduse que je vais appeler Colette et une grande raie que je vais appeler Dickinson. C'est important de nommer quand on ne sait plus vraiment où on est. Il y a des courants chauds ici aussi. Plus on se rapproche du fond et plus on trouve des courants chauds. Il y a peu de lumière mais ça ne me dérange pas parce que disparaître c'est ressurgir ailleurs. Et c'est disparaître qui secoue parce que ressurgir c'est finalement très doux.*

Il me suffit de regarder cette pieuvre qui se laisse doucement couler devant moi pour le savoir. Je vais l'appeler Aïcha. Avant j'étais comme vous, je respirais, je sentais la chaleur de l'air dans mes poumons. Je vivais dans une maison avec quatre murs. C'est elle qui apparaît devant vous, au loin. Une petite maison de bord de mer faite pour abriter des vies minuscules. Même d'ici je la vois, grâce à vous, grâce à vos yeux. Je vivais là donc, dans cette maison. Et puis mon cœur a cessé de battre, mon corps a été brûlé et j'ai été dispersée dans l'océan. Ça n'a pas été la fin pour autant. Ni le début d'ailleurs. Je n'y crois plus à ces histoires. Tout commence et tout finit tout le temps. Je le sais maintenant.

Et j'ai besoin de vos yeux pour continuer. Pour ça il va falloir faire comme si. Comme si vous m'entendiez vraiment. Les « comme si » c'est le seul passage possible entre deux mondes, le seul moyen de trouver une autre façon de vivre ensemble. Faire comme si. [...] Il est grand temps de trouver des raccourcis, de conjurer des solitudes, de réunir des vies minuscules. Parce que c'est pas parce qu'on ne se connaît pas qu'on ne se connaît pas. Tout ce qui va suivre vient d'arriver depuis longtemps.

—

Anaïs Allais Benbouali, *Par la mer [Quitte à être noyées]*

Portrait d'Anaïs Allais Benbouali par Charlotte Farcet

Lorsque je songe à Anaïs Allais Benbouali, m'apparaît toujours une image, l'une des premières que j'ai eues d'elle : chaussée de bottes rouges et montantes, jambes et bras nus, vêtue d'une culotte bleue étoilée de blanc et d'un corset rouge, épinglé d'or. À son front et ses poignets, de l'or encore, comme à sa taille ce mince lasso. « Ensuite il y a eu le silence », murmure-t-elle, elle ou plutôt Maya qu'elle interprète dans *Le Silence des chauves-souris*, vêtue de ce costume d'héroïne de comics américains qu'elle porte exactement comme un enfant le ferait, sans y penser. Il n'est d'ailleurs jamais évoqué, ni souligné. Il est là et pas là. Il dit autre chose, non pas ce qui cache la peau mais se cache sous elle. Ce n'est pas la figure de l'anti-héros qui m'a alors touchée, présente bien sûr, mais l'âme qui s'avouait, pleine d'innocence et de candeur : celle d'un enfant, aspirant à un absolu et rêvant, par contiguïté, de saisir quelque chose du héros convoqué, sa force, sa clarté, l'évidence de sa mission et de sa quête. Quand le personnage, lui, se sent pris avec l'opacité, le doute et le sentiment terrible d'une banalité. C'est à cet endroit, je crois, que naît l'écriture d'Anaïs : du deuil impossible de cet absolu impossible. Du cœur des fêlures, des failles, des fragilités. Des chagrins et des pertes. Comme si l'écriture chez elle n'avait pas d'autre choix que d'épouser cette fébrilité et de suivre une ligne non pas droite mais sinueuse et brisée. Car même lorsqu'elle choisit un point de départ – le cadre d'une histoire, un personnage – il lui est impossible de savoir où elle ira et si même ce point qui semblait le centre ne deviendra pas périphérique. L'écriture elle-même, pour s'élaborer, semble devoir faire le deuil de l'absolu, c'est-à-dire de la maîtrise, et accepter de ne pouvoir ni savoir décider, d'emprunter des chemins de sous-bois, ceux qui se présenteraient, chemins de hasard, rencontres de hasard. Le hasard, oui, semble toujours se mêler à son travail, de son travail, et lorsqu'on discute avec Anaïs, on voit souvent ses yeux cerclés de khôl s'ouvrir pour le raconter, incroyables, tandis que ses boucles dansent autour de sa tête, de gauche à droite, suivant le mouvement de cet étonnement.

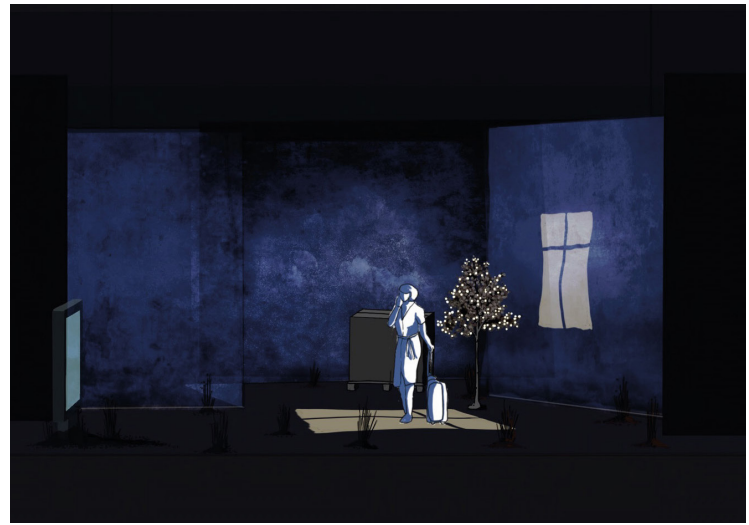
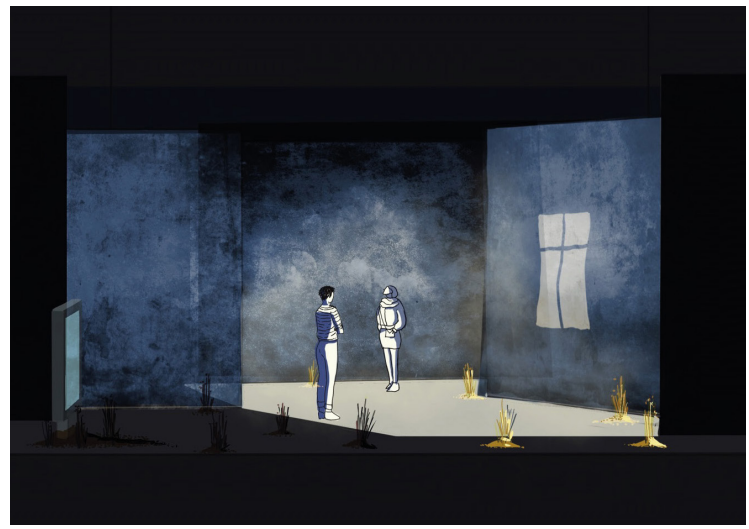
Une autre image me vient. Rapportée, elle, d'Algérie, elle composera la matière filmée d'*Au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été* : debout sur un balcon, Anaïs regarde Alger, bruyante à ses pieds et zébrée de lumières. La nuit tombe. Derrière elle, hors-champ, se trouve la porte-fenêtre qui conduit à l'appartement de sa famille. C'est là qu'elle a retrouvé ses oncles, tantes et cousins, famille maternelle qu'elle a si peu connue. Elle a eu besoin de s'échapper, malgré la chaleur et la joie de ce moment. Elle devine que sur son visage ils retrouvent des traits familiers. Dans cet appartement, Anaïs est elle et quelqu'un d'autre. Elle sait bien, lorsqu'elle est en France, qu'elle porte des fantômes, mais là, quelque chose est plus précis, plus sûr. Elle le voit dans leurs yeux. Elle s'accoude à la rambarde, allume une cigarette et regarde le boulevard au pied de l'immeuble : il porte le nom de son arrière-cousine, Hassiba Ben Bouali, poseuse de bombe. Une héroïne, elle, une vraie. Entrée dans un café à l'âge de 19 ans pour se faire exploser et revendiquer l'indépendance de son pays. Et sa liberté. Un autre fantôme. Sur ce balcon, c'est l'écriture elle-même qui se tient, entre ce qui est derrière et devant elle, seule. Car ce n'est que dans le retrait, même passager, qu'on peut écouter le silence et espérer une apparition.

Quelques jours plus tard, Anaïs, conduite par ses cousins, s'est rendue sur la terre de son grand-père, à Chlef, deux cents kilomètres à l'ouest d'Alger. Elle n'y était jamais allée. Arrivée devant l'ocre presque rouge de ce lieu, elle s'avance, pose son regard autour d'elle, puis lentement se penche pour ramasser de la terre et la déposer dans un sac en papier.

Ainsi procède en elle l'écriture : Anaïs collecte. Recueille la poussière de ce qui a disparu, terre, sable, cendres, pour la rapporter à la lumière. Il ne s'agit pas de modeler, de sculpter, d'imposer une forme à une matière. Non, au contraire. Il s'agit de tenter de la laisser apparaître, d'être bien plus l'eau qui la révèle que la main qui la sculpte. Anaïs se laisse « impressionner » par ce qu'elle rencontre, par ces hasards, ces fantômes, ces traces, et, sans même en être consciente, elle restitue et compose une image. Elle rapproche les fils d'une histoire et, les rapprochant, mystérieusement les

renoue, comme les liens qui les tissent et l'amour qui les porte. L'écriture est un fil d'or, comme ce lasso, mais elle ne contraint personne à « la » vérité – qu'elle ne pourrait de toute façon obtenir et à laquelle elle ne croit pas. Elle rapporte plutôt « des » vérités et suture des blessures. Comme cet art japonais qui répare des céramiques brisées non pas en effaçant la fêlure, mais en la soulignant par de la poudre d'or : *Kintsugi*. Le travail d'Anaïs va cependant plus loin encore car il n'est pas seulement tourné vers le passé, vers l'histoire perdue. Pour réconcilier les cœurs, elle se tourne aussi vers le présent, apporte au vase brisé des pièces nouvelles, découvertes sur ces chemins de hasard : un jeune homme kabyle, ingénieur du son, musicien, Méziane Ouyessad, qu'elle invitera sur scène, avec son histoire, une jeune femme marocaine, Asmaa Samlali, contrainte à l'exil, rencontrée au cours d'un atelier d'écriture, qui lui inspirera un personnage qu'elle-même jouera. Anaïs rassemble des pièces d'hier et d'aujourd'hui et compose un vase qui n'existait pas, amphore, réceptacle, dans lequel résonnent ces voix. Ne pas disperser mais recueillir. Ne pas effacer, mais rassembler. Tout en sachant pourtant combien tout est volatile et déjà a disparu.

Charlotte Farcet, dramaturge, septembre 2022



Biographies

Anaïs Allais Benbouali

Formée au Conservatoire de Nantes et à l'Institut des Arts et Diffusion en Belgique, l'autrice, metteuse en scène, comédienne, directrice artistique de la compagnie nantaise La Grange aux Belles complète son parcours par des stages, notamment auprès de Joël Jouanneau, Claude Buschvald ou Wajdi Mouawad et par des résidences de recherche d'écriture au Festival TransAmériques de Montréal ou au Conthexthéâtral de Yaoundé. Aujourd'hui, elle est artiste associée à la Comédie de Caen après avoir été associée cinq ans au Grand T, théâtre de Loire-Atlantique.

En tant que comédienne, elle a travaillé avec Joël Jouanneau, Mohamed Bari, Patricia Barakat, Juan Pablo Mino, Xavier Cailleau et joué dans plusieurs de ses spectacles.

Autrice-metteuse en scène, elle crée *Lubna Cadiot* (x7) en 2012 puis *Le Silence des chauves-souris* en 2015, *Au milieu de l'hiver j'ai découvert en moi un invincible été* présenté en 2018 à La Colline, tous trois publiés aux éditions Actes-Sud Papiers.

Le Silence des Chauves-souris a été traduit en espagnol et en anglais et joué à Madrid et à Baltimore. En 2016, elle écrit et interprète *W.*, *une immersion à l'aveugle* autour de l'œuvre de Wajdi Mouawad, répondant à une commande du Grand T. Parallèlement, elle signe la dramaturgie d'autres spectacles, notamment *et Presque X*, solo de David Humeau sur l'histoire de la pornographie, et dispense des ateliers d'écriture et de mise en voix pour différents publics : masterclass au conservatoire de Caen, classe culturelle numérique à destination de collégiens en partenariat avec Stéréolux, workshop pour universitaires via *Étrange Miroir*, stage pour amateurs... Elle est également à l'initiative avec Catherine Blondeau, directrice du Grand T, de la création du collectif Autrices Autruches qui rassemble six autrices et auteurs.

En 2022, Anaïs Allais Benbouali coréalise avec Isabelle Mandin le documentaire *À regarder les poissons* co-produit par l'Onda et la Comédie de Caen autour de la création *Anaïs Nin au miroir* d'Élise Vigier. Il a notamment été diffusé par le Théâtre de la Tempête.

En 2024 elle créera un spectacle jeune public *Mer murmure* (titre provisoire), en soutien à SOS MÉDITERRANÉE et sur une commande du CDN de Sartrouville dans le cadre du festival Odyssées.

Finaliste du prix Paris Jeunes Talents et du prix Sony Labou Tansi 2018, elle a été lauréate de la Bourse Déclic de la Fondation de France pour le spectacle *Lubna Cadiot* (x7).

avec

Louise Belmas Houda

Après des études de Lettres modernes à la Sorbonne, elle intègre l'École régionale d'acteur de Cannes dont elle sort diplômée en 2010, avant de devenir comédienne permanente au CDR de Tours. À l'issue de cette première année d'exercice professionnel, elle entame une collaboration avec Bertrand Bossard, artiste associé au Centquatre-Paris, avec qui elle découvre et expérimente l'écriture de plateau et la performance *in situ*. Elle joue ensuite dans *Vivipares-Posthume* de Céline Champinot, *Ce qui nous regarde* et *Que viennent les Barbares* de Myriam Marzouki, tout en se formant à la musique assistée par ordinateur au CRR d'Aubervilliers. En 2020, elle est interprète dans la pièce *Noire comme l'or* de Penda Diouf mise en scène par Sarah Gerber. Également autrice, elle signe en 2022 sa première mise en scène d'un de ses textes, *Et à la fin, Joe Dassin* et présente l'année suivante la création *Nos adieux (remake)* avec Joël Maillard. Elle est également intervenante auprès d'élèves en option théâtre dans des lycées de Seine-Saint-Denis et anime régulièrement des ateliers avec des amateurs.

Gaëlle Clerivet Max

Elle se forme auprès de la 3BC Compagnie à Toulouse avant de s'installer à Nantes et de travailler sous la direction de Michel Liard du Fol Ordinaire Théâtre, Georges Richardeau du théâtre de l'Ultime, Pascal Roigneau de la Compagnie Exist, Alexandre Koutchevsky du collectif Lumière d'Août, Monique Hervouet du Banquet d'Avril, Michel Jayat du Théâtre du chemin de ronde ou encore Esther Aumatell de la Compagnie de danse Aumatell. Dernièrement elle joue dans *Winter is coming* écrit et mis en scène par Guillaume Lavenant.

Comme metteuse en scène elle signe trois spectacles, *Par ici la monnaie* de Frédéric Riclet pour la compagnie de la Tribouille, *Prélude pour violoncelle et garde à vue* et *Marie ou la*

vie d'une piqueuse de Thierry Beucher pour le Théâtre du chemin de ronde. Elle est également formatrice théâtre auprès différents publics, scolaires, amateurs, personnes en situation de handicap.

Asmaa Samlali Assia

Née à Casablanca en 1996, Asmaa Samlali se découvre une passion pour le théâtre et la performance au sein de l'Uzine, lieu d'éducation artistique qu'elle fréquente au lycée. Remarquée par Aurélie Charon et Caroline Gillet, elle participe en 2016 à un *Radio live* où elle performe ses premiers textes et apparaît l'année suivante dans le film documentaire *Shakespeare à Casablanca* de Sonia Terrab. Arrivée en France en 2017, elle poursuit sa formation en intégrant la classe préparatoire de la Comédie de Saint-Étienne et participe à différents projets et ateliers en tant que comédienne et autrice.

Et si la place qui compte le plus était celle que l'on avait toujours le plus redoutée ? Et si le lieu de notre chute était celui qui décide radicalement de notre existence, là où elle y commence véritablement ou recommence, reprend ? Ce lieu où un pan de vie s'effondre et tout est dénudé, les faux-semblants tombent. Et si c'était sur ces ruines que s'entendait la voix la plus sincère ?

Claire Marin, *Être à sa place*, Éditions de l'observatoire, 2022